

## Danser : Le miracle du corps

Martin, Andrée

---

Le corps en mouvement Volume 49, numéro 197,  
Hiver 2004–2005

[📄 Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN 0042-5435 (imprimé)  
1923-3183 (numérique)

[📄 Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Martin, Andrée. "Danser : Le miracle du corps." *Vie des arts*  
49197 (2004): 48–None.

---

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

# LE MIRACLE

# DANSER DU CORPS

Andrée Martin

L'IDÉE D'ÊTRE AMPUTÉ D'UN MEMBRE —  
JAMBE, PIED, BRAS, MAIN, ETC. —  
M'A TOUJOURS FORTEMENT TROUBLÉE.  
QUE SE PASSE-T-IL DANS LE CORPS  
ET LA PSYCHÉ D'UN INDIVIDU, HOMME OU FEMME,  
ADULTE OU ENFANT, LORSQUE DU JOUR AU  
LENDEMAIN, IL SE VOIT DÉTACHÉ D'UNE PARTIE  
DE CE QUI LE CONSTITUE EN TANT QU'ÊTRE  
HUMAIN, ARRACHÉ D'UNE PART DE LUI-MÊME ?

J'ai connu autrefois une jeune femme dont on avait dû couper l'avant-bras après un violent accident de la route. Elle était pianiste. Elle ne joue plus. La perte de ce membre occupait toutes ses pensées, influençait toutes ses actions et ses décisions. Ses émotions et ses affects étaient canalisés dans cette perte, ce manque irréversible. À ses yeux, même son avenir devait dorénavant se tracer à partir de cette nouvelle donnée corporelle. Quelque chose de fondamental avait ainsi changé chez elle et en elle. Elle était devenue quelqu'un d'autre. Unité et image corporelles déstabilisées, perdues.

Dans son ouvrage monumental *Phénoménologie de la perception*, Maurice Merleau-Ponty aborde la question du corps propre et du corps phénoménal, donc de l'unité indivise du corps et de son aspect rhizomique, par le biais (entre autres) de l'étrange phénomène du membre fantôme. Le philosophe explique de quelle manière un amputé continue à sentir son membre après l'amputation, et comment il le traite pratiquement comme un membre réel. «L'amputé sent sa jambe comme je peux sentir vivement l'existence d'un ami [ou d'un être aimé (nd)] qui n'est pourtant pas sous mes yeux». Il ressent la douleur dans le membre perdu et anticipe les mouvements comme si le (son) membre était toujours là; la jambe prête à marcher, la main prompte à saisir, toucher, flatter.

Ainsi, le corps s'ancre dans une mémoire; la sienne. Il se «souvient», se rappelle à lui-même comme un tout qu'on ne saurait d'un seul coup diviser, fragmenter. Le corps est un, s'appréhende comme tel, même au-delà de l'amputation. Il s'enracine dans une dimension unitaire, et la modification d'une seule de ses données amène, selon toute vraisemblance, un changement profond dans la perception, la réalité et l'environnement de l'individu concerné. «Le Moi est avant tout un moi corporel», affirmait Freud.

Le corps n'est donc pas, et ne saurait être une donnée et un milieu objectifs, aisément saisissable et «fragmentable»; même s'il ne constitue pas non plus une donnée définitive et interchangeable. Tout danseur, un tant soit peu éveillé à sa condition de danseur et à la dynamique qui le porte, sait cela. Consciemment ou instinctivement, directement ou non. Il connaît l'existence de l'indivisibilité propre au corps qui le fait exister en tant que corps, unité complexe dans ses mécanismes physiques et psychologiques, perceptifs et symboliques, que la volonté ou le désir seul ne peut facilement transformer. Le danseur sait que pour danser, il a besoin de toucher à cet unitas corporel (de *unus*, qui signifie «un»), d'en saisir l'importance et la portée, sans quoi il ne saurait y avoir de véritable danse. Il sait aussi qu'il n'a d'autre choix que d'en parcourir les processus et la matérialité, là encore

consciemment ou instinctivement, pour faire de sa danse une réalité, si abstraite soit-elle.

Dans l'immensité du studio comme sous les regards des spectateurs, le danseur cherchera à ressentir et à vivre cette unité. Sans cesse, il sondera les interconnexions du (de son) corps, en travaillera la symbolique et en interrogera les zones quasi illimitées de convergences, qui fonctionnent un peu, beaucoup, à la manière d'un rhizome; extension infinie et proliférante, un qui devient deux, puis trois, puis quatre, etc., multiplicité (variable) sans véritable point de départ ni d'arrivée, «carte et non pas calque» précisent Deleuze et Guattari. «Les sens et en général le corps propre offrent le mystère d'un ensemble qui, sans quitter son éccéité et sa particularité, émet au-delà de lui-même des significations capables de fournir leur armature à toute une série de pensées et d'expériences» (Merleau-Ponty), notamment celle de la danse.

«LA DRAVE RECEVAIT UN PEU DE CE PRESTIGE QUI RETOMBAIT AUTREFOIS SUR LES COUREURS DES BOIS. ALORS QUE L'ÉGLISE EXALTAIT LE RÔLE DE L'HABITANT ET DU COLON, LES JEUNES GENS RÊVAIENT DE DANGERS SUR LES RAPIDES DANSEURS. PLUS LE TEMPS PASSA (...) ET PLUS CETTE CONQUÊTE QUELQUE PEU SUICIDAIRE PRENAIT DES ASPECTS DE CHORÉGRAPHIE. UN HYMNE À LA LUTTE CONTRE LA NATURE. LE CONFLIT ÉTAIT RÉSOLU AU MOMENT OÙ LES VAINQUEURS RESSEMBLAIENT À DES MARIONNETTES. ILS N'AVAIENT PLUS LE TEMPS DE S'INTERROGER SUR LA CONSISTANCE D'UN MONDE QUI SE MORCELAIT EN UNE SUITE DE TABLEAUX PITTORESQUES.»

L'ÉCRIVAIN PUBLIC, PIERRE YERGEAU

Des siècles de dualisme cartésien n'auront visiblement pas pu éteindre chez le danseur ce besoin d'unité; tout comme chez l'être humain en général, si on se réfère à l'exemple de l'amputé. Aristote et ses défenseurs, pour qui l'indivisibilité tient de la nature même du corps et de l'individu, auront eu raison de l'histoire. Et comme Aristote en son temps, le danseur (du moins de plus en plus de danseurs) croit en un lien entre l'âme et le corps, en cette connexion où l'un ne peut se penser, s'appréhender et exister sans l'autre. La prolifération des approches somatiques et la résurgence

## ANDRÉE MARTIN

JOURNALISTE ET CRITIQUE SPÉCIALISÉE EN DANSE PENDANT 10 ANS, ANDRÉE MARTIN EST AUJOURD'HUI PROFESSEURE AU DÉPARTEMENT DE DANSE DE L'UQAM. DOCTEUR EN ESTHÉTIQUE DE L'UNIVERSITÉ DE LA SORBONNE, ELLE FAIT DU CORPS (COMME OBJET D'ART ET MÉDIUM DE LA DANSE) LE SUJET CENTRAL DE SES ACTIVITÉS DE RECHERCHE.

d'un intérêt marqué, chez les danseurs et chorégraphes, pour tout ce qui touche à la spiritualité, au sacré et au mysticisme sont loin d'être étrangères à ce phénomène, cette réalité. Yoga, méditation, qi gong, taï chi, pratiques de danses traditionnelles (souvent sacrées), etc., font aujourd'hui partie de la formation de nombre de danseurs, tout comme le sacré et la spiritualité s'installent, de façon on ne peut plus sérieuse, parmi les sujets des chercheurs en danse. Les danseurs ont envie de vivre leur corps au-delà de la pure «physicalité» des exercices réalisés en classe, de toucher à l'invisible qui le constitue, au mystère qui le (nous) fait exister. Mutation des intérêts et des motivations, ouverture des champs d'investigations.

À un premier niveau d'indivisibilité, appelons-le ici psychophysique, s'ajoute donc l'indivisibilité psychospirituelle, c'est-à-dire celle du corps et de l'âme. Le sociologue Roger Bastide, qui a consacré l'ensemble de ses travaux de recherche aux diverses dimensions du sacré, a beaucoup parlé de cette vision du corps et du monde qui l'entoure et de l'expérience qu'elle sous-tend. Au-delà de toute religion et de toute culture, il ramène cette vision de l'unité indivise du corps à une expérience mystique. En s'appuyant, entre autres, sur les écrits de Schopenhauer